

La forme de la vieillesse dans *Le bonheur a la queue glissante* d'Abla Farhoud

Yvonne Goga

Numéro 123, hiver 2023

« Lorsque vient le soir de la vie ». Représentations de la vieillesse dans les littératures d'expression française du XXI^e siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1107711ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1107711ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Department of French, Dalhousie University

ISSN

0711-8813 (imprimé)

2562-8704 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Goga, Y. (2023). La forme de la vieillesse dans *Le bonheur a la queue glissante* d'Abla Farhoud. *Dalhousie French Studies*, (123), 79–86.
<https://doi.org/10.7202/1107711ar>

Résumé de l'article

À soixante-quinze ans, la narratrice du roman raconte sa vie d'immigrée libanaise au Canada. Au prisme de la vieillesse, elle embrasse la complexité des rapports du moi au monde, à la famille, au langage ou à la transmission de l'expérience, avec objectivité et modestie – le principal souci étant de dire la vérité qu'on a cachée si longtemps. Ainsi, par l'intermédiaire de son héroïne qui, à un âge avancé, a pour la première fois l'occasion de mener une vie personnelle, l'écrivaine montre – bien que la littérature ne présente pas souvent la vieillesse sous cet angle – qu'au lieu d'être un échec, vieillir peut devenir aussi l'occasion d'être enfin soi-même. Vu la manière dont se rejoignent le contenu et le but du récit d'une vie dans ce roman, je me propose d'analyser à travers la perspective de la vieillesse les moyens par lesquels Abla Farhoud réalise une nouvelle forme d'écriture de soi.

La forme de la vieillesse dans *Le bonheur a la queue glissante* d'Abla Farhoud

Yvonne Goga

Affirmée d'abord comme auteur de théâtre, Abla Farhoud s'inscrit avec son premier roman *Le bonheur a la queue glissante* (1998) dans la lignée de l'écriture contemporaine des écrivaines qui explorent les expériences de la mobilité transnationale. Elle confie la voix narrative à une femme âgée de soixante-quinze ans, migrante libanaise, pour présenter ses expériences de femme vieillissante, ce qui propose un autre point de vue sur la mobilité transnationale envisagée le plus souvent, dans l'écriture contemporaine, du point de vue de la jeunesse. Elle aussi émigrée du Liban au Québec, la romancière ne partage pourtant que quelques détails biographiques superficiels avec son personnage, comme le lieu de naissance au Liban ou la vie à Montréal. Dounia, la narratrice de son roman, entraînée dans un récit qui prend le plus souvent la forme du monologue intérieur, a une situation spéciale, d'un côté par sa condition d'immigrée, et de l'autre par sa condition de femme âgée, centrée sur les pratiques de maternage et des soins familiaux, qui ont orienté toute sa vie vers l'aide et le soutien aux autres en tant que mère et puis grand-mère. Ces deux perspectives la présentent comme une personne doublement exilée, dans un pays étranger et dans le pays de la vieillesse, comme le remarque Alain Montandon, qui suggère à propos du roman d'Abla Farhoud que l'exil et la vieillesse sont des expériences similaires soulevant des questions identitaires communes (81). La quête identitaire réalisée dans ces conditions par la protagoniste par l'intermédiaire des souvenirs sur sa vie au Liban, sur son mariage et sur ses voyages entre le Liban et Canada est sans doute le problème essentiel que pose le livre de l'écrivaine québécoise. Mais dans cette quête identitaire, outre le double exil, Dounia a également un double handicap : la méconnaissance de la langue du pays où elle est exilée et l'illettrisme, raisons pour lesquelles elle se maintient à l'écart de la vie sociale et limite sa vie au cadre familial. Cela influence la forme que prend sa vieillesse dans les rapports qu'elle entretient avec la recherche de son identité. Nous nous proposons d'examiner cette question en relation avec les problèmes de famille et les liens affectifs intergénérationnels. Pour y répondre, nous explorerons trois niveaux dans lesquels les effets de la vieillesse se font sentir, entraînant aussi des modifications. Un premier examen sera dédié aux affaiblissements physiques et physiologiques. Il sera suivi par l'investigation des modifications dues à l'avancement dans l'âge au niveau de l'âme et finira par l'analyse des modifications survenues au niveau de la raison. Nous tiendrons compte de la manière dont Abla Farhoud envisage le vieillissement – ce processus riche de métamorphoses et de virtualité modifiant le rapport de l'être au temps et au monde extérieur à lui-même comme le remarque Xiaolin Chen (6). L'analyse des formes de la vieillesse nous permettra aussi de voir comment la quête identitaire menée par la narratrice du roman entraîne des considérations sur la manière dont Abla Farhoud envisage le roman de la condition humaine.

Pour commencer l'analyse, il faut préciser le niveau auquel se trouve Dounia dans le processus de vieillissement. En raison de l'allongement de l'espérance de vie par rapport à cinquante ans auparavant, quand on délimitait une frontière autour de soixante, soixante-cinq ans pour désigner les personnes âgées, selon les recherches menées de nos jours sur cette étape de la vie on distingue trois stades de vieillesse, si bien que l'on pourrait plutôt parler de vieilleses :

C'est dans ce contexte qu'émergent, en Occident, de nouvelles catégorisations de la vieillesse en terme démographique : les « young old » (65-74 ans) pour désigner, de façon bancale, voire paradoxale, les « jeunes vieux » ; les « old old »

(75-84 ans) pour nommer les personnes âgées en voie de le devenir et, enfin, les « oldest old » (85 ans et plus), soit les « très vieux » ou, plus communément, les vieillards (Marchand, Quéniart, Charpentier 61).

En tenant compte de ce classement, au moment où elle commence son récit, Dounia se trouve au début du deuxième stade de la vieillesse, au début de la catégorie des « old old », période de sa vie qu'elle interroge tout au long du roman en parallèle des souvenirs de son passé. Puisque notre intérêt porte sur l'analyse de la forme que prend la vieillesse de l'héroïne du roman, notre recherche ne sera pas centrée sur l'examen de la remémoration du passé, mais seulement sur le récit situé dans le présent de la narration qui scrute les modifications survenues avec l'âge qu'Abla Farhoud appelle poétiquement le « deuxième versant de la vie » (11).

La vieillesse, un âge des transformations

Par un début *in medias res*, nous sommes introduits dans le moment où la narratrice prend inévitablement connaissance de l'inéluctable, ce qui explique le contenu de la phrase qu'elle adresse à ses enfants réunis pour un dîner de famille : « Le jour où je ne pourrai plus me suffire à moi-même, mettez-moi dans un hospice pour vieillards » (9). Le récit qui commence ainsi introduit le symbole le plus marquant de la vieillesse et des vices de cet âge, l'hospice pour vieillards, généralement redouté par les personnes âgées. Si au début du roman cet espace n'est pour Dounia qu'une perspective possible, dans le dernier chapitre il devient une réalité inexorable : « Elle est assise sur une chaise, parfois, la plupart du temps dans son lit, la femme épave que je suis devenue » (163). Entre ces deux évocations de l'espace destiné aux vieillards, la narratrice observe les changements qui surviennent à son âge. Elle ne le fait pas dans le but d'une investigation, mais sous la forme d'un inventaire poétique des modifications qui s'attaquent au corps, à l'âme et à la raison. Le côté poétique de cet inventaire est nourri par les deux penchants contradictoires qui définissent sa nature :

Puis, sans que je sache pourquoi, à mesure que je vieillissais, je devenais de plus en plus faible. Ma force est disparue, mais la joie de vivre que j'ai reçue à la naissance ne m'a jamais quittée, jamais complètement. Je vois que la vie est possible et qu'elle peut être très belle, et en même temps, et trop souvent, je me rends compte que je n'ai pas la force pour arriver à la rendre vivable, heureuse... (139).

Ces deux penchants opposés de sa nature – l'aspiration au bonheur et la lassitude de s'y prendre – rappellent la structure du personnage romantique classique, envisagé de la perspective du XIXe, construit sur des traits antithétiques et constituent le double point de vue de Dounia sur le vieillissement.

Le corps

Par un regard prospectif orienté vers ce que l'avenir pourrait lui réserver en vieillissant, Dounia énonce, au début du roman, toute une série d'affaiblissements physiques et physiologiques¹ :

Un jour on ne peut plus monter l'escalier sans s'essouffler, un jour on ne peut plus le monter du tout ; un jour on ne peut pas s'asseoir par terre et se relever seul ; un jour on ne peut plus manger le piment qu'on aime tant, un jour on ne peut plus rien manger sans être incommodé, un jour une dent est arrachée, puis une autre, jusqu'à ce qu'on se retrouve avec une bouche que l'on ne reconnaît pas ; un jour on est obligé de s'essuyer la bouche avant d'embrasser un enfant, un jour on se

¹ Dans sa thèse de doctorat concernant les images de la vieillesse dans le roman québécois, Catherine Grech remarque l'effet de la défaillance du corps sur le psychisme (2009).

regarde dans le miroir et on voit une vieille femme qui aurait pu être notre grand-mère (11).

Dans la lignée de la filiation, la narratrice présente les effets du vieillissement sur le corps, perçus dans le miroir, non pas en offrant comme repère le visage de la mère, selon l'habitude, mais celui de la grand-mère. Cela a pour conséquence de mieux souligner l'impact affectif qu'ont les effets du temps sur le corps. Mais, en même temps, l'écrivaine prend soin d'atténuer l'horreur de cet impact par une belle phrase poétique : « De petits bouts de soi s'en vont, aussi distinctement qu'une petite lumière qui s'éteint » (11). Certes, une perspective poétisée n'apaise pas suffisamment la terreur de la décrépitude que Dounia perçoit en envisageant le spectacle qu'elle pourrait offrir à ses proches en vieillissant :

Je me demande comment on peut se raisonner quand notre nez ne retient plus la morve et que notre vessie ne retient plus l'urine... Un jour, mes enfants me nourriront comme je les ai nourris, me changeront les couches...Recevoir demande de la grandeur d'âme... Mon Dieu, faites que je meure avant ! (109).

Comme on peut le remarquer dans ce passage, du point de vue de la narratrice, le caractère tragique de la vieillesse ne réside pas tant dans la décrépitude physique et physiologique que dans les effets que celle-ci a sur les relations de famille et sur les liens affectifs intergénérationnels. Bien que, dans une situation pareille, Dounia évoque la mort comme salvatrice, elle n'est pas exempte pour autant du spectre de la mort. Cependant, la dualité de sa nature veille pour ne pas la laisser sombrer dans le désespoir, ce qui atténue la perspective tragique sur la condition humaine dans le roman d'Abla Farhoud. Ce que Dounia appelle « la joie de vivre », qui ne la quitte jamais complètement, l'aide à saisir le bon côté de son âge et lui permet de jouir encore de sa santé pour bouger et se rendre utile à sa famille. Bien qu'elle soit consciente de l'affaiblissement de cette joie avec le passage du temps, elle voit le vieillissement comme un apprentissage qui lui enseigne comment la maintenir, notamment en appréciant la vie même : « apprendre à se dire que tant qu'on est vivant, tant que nos enfants et nos petits-enfants sont vivants, le reste est sans importance » (12). Le personnage d'Abla Farhoud entretient sa joie de vivre en trouvant l'appui dans l'univers de la famille et rend ainsi moins épouvantable la perspective de la fin implacable, consubstantielle à la vieillesse. Si le miroir lui reflète le visage de la vieillesse et charge son regard autoréflexif de l'angoisse de la mort, ses petits-enfants, devenus le miroir de son âme, donnent à son regard la joie de vivre. Exploitant les ressources de la vie affective de son personnage, l'écrivaine offre une image amoindrie du tragique de l'existence, considérant simplement la vieillesse comme un âge tout autre de la vie.

L'âme

De la façon dont Dounia parle de sa famille, de l'amour qu'elle porte à ses enfants et surtout à ses petits-enfants, on peut remarquer que la vie affective² est pour elle la sève qui alimente son existence, comme elle-même le note : « J'aime les voir, même dix minutes, le temps de me remplir l'âme de leur image... » (19). Elle se fait ainsi la voix qui ranime l'importance des liens traditionnels au sein de la famille par l'attention dirigée vers la vie de l'âme. En tant que narratrice, elle scrute l'univers de la famille d'un point de vue subjectif, tout en lançant un regard autoréflexif, rappelant la technique narrative des romans d'Hervé Bazin. Mais si le regard du narrateur bazinien juge avec sévérité et ironie l'univers de la famille, dans une prose pleine de verve, le regard de Dounia le considère en filtrant tout par sa sensibilité, se rapprochant de la poésie.

2 Il y a sans doute toute une complexité de sentiments qui définissent ce personnage. Simona Jiša fait une excellente analyse de la nostalgie et de la mélancolie en rapport avec le récit remémoratif, axée sur l'exil et les différents déplacements du personnage (87-98).

Abla Farhoud met en évidence la manière dont son personnage révèle la vie de son âme, marquée par l'immense amour pour ses enfants et petits-enfants, en exploitant le symbole de la maison. Après le départ de leurs six enfants devenus adultes, Dounia continue de vivre avec son époux dans la maison familiale, prenant de la distance par rapport à ses devoirs d'épouse. Elle préfère aller chez ses enfants pour se rendre utile, ce qui lui donne une relation particulière avec l'espace de sa maison et met en évidence une caractéristique de sa vieillesse :

Chez mes enfants, surtout chez ceux où je vais le plus souvent, je suis comme chez moi. Maintenant que je suis vieille, partout c'est ma place. Chez les étrangers, j'y vais rarement, seulement en visite, ce n'est pas pareil, je reste assise au salon, j'écoute les gens parler, je dis parfois quelques mots. Chez mes enfants je peux passer une heure ou une journée ou même dix jours, et dès que j'arrive, je me sens bien. [...] Je ne me sens pas étrangère, c'est comme si je faisais partie de la maison (81).

Consciente qu'elle se trouve aussi bien chez ses enfants que chez elle, sa maison cesse d'être pour Dounia le centre de son existence, ce qui diffère de la situation générale des personnes âgées qui se sentent plutôt étrangères dans un autre espace que le leur. De même, en limitant son univers à celui de la famille, elle vit sa vieillesse en dehors de la société, ne pratiquant que sa langue et en gardant les rites, ce qui lui permet d'observer cette étape de son âge en dehors du rapport à sa condition d'exilée. Dans cette étape de sa vie, elle se trouve en dehors de la notion d'étrangère. La terre étrangère cesse d'être pour elle un objet d'angoisse car la notion de pays reçoit pour elle le qualificatif d'univers de la famille. Comme le remarque Simona Jişa : « Le meilleur pays pour elle n'est pas géographiquement constitué, il est l'espace affectif de la famille » (91). L'obsession d'être enterrée dans la terre natale, généralement commune aux personnes âgées en exil, n'existe donc pas chez elle :

Certains immigrants disent : « Je voudrais mourir là où je suis né. » Moi, non. Mon pays ce n'est pas le pays de mes ancêtres ni même le village de mon enfance, mon pays c'est là où mes enfants sont heureux. [...] Mon pays c'est mes enfants et mes petits-enfants, c'est moi, aujourd'hui, avec mon souffle court, mes lourdes jambes, mes yeux devenus petits à force de pleurer et de rire en se plissant. [...] Mon pays, c'est mes petits-enfants qui s'accrochent à mon cou, qui m'appellent *sitto* Dounia... dans ma langue. Je veux mourir là où mes enfants et mes petits-enfants vivent (22).

Dounia ne néglige pas l'idée de rapport au monde, mais pour elle le monde s'identifie à sa famille : « mon pays c'est mes enfants et mes petits-enfants ». En affirmant aussi « mon pays... c'est moi aujourd'hui », tout en incluant dans ce « moi » les problèmes qui arrivent avec le vieillissement (« mon souffle court », « mes lourdes jambes », « mes yeux devenus petits à force de pleurer et de rire en se pliant »), elle montre la dimension profonde que prend la forme de sa vieillesse. Pour elle, c'est un âge qui tout en mettant le moi au centre des préoccupations, le met en rapport avec le soutien le plus important, à savoir la vie de l'âme, la force capable d'apaiser l'angoisse de la mort. C'est aussi une façon dont se manifeste chez elle « la joie de vivre », sa capacité de se réjouir de ce que la vie peut lui offrir, constituant en même temps la meilleure lutte contre la déchéance de la capacité affective.

La raison

Au début du deuxième paragraphe de la première page du livre, Dounia lance une phrase à valeur de maxime comme elle en construit souvent : « En vieillissant, la résignation et la sagesse se confondent » (9). Elle prononce cette phrase après avoir adressé à ses enfants le

désir d'être placée dans un hospice pour vieillards, quand elle ne pourra plus prendre soin d'elle. Il est évident qu'un premier motif de cette réflexion est visible au niveau des relations intergénérationnelles. Bien que ses enfants s'expriment tout de suite contre son désir en l'assurant du soin qu'ils prendront d'elle, Dounia sait qu'elle ne peut pas les responsabiliser, consciente que la jeunesse ne désire pas s'impliquer dans les problèmes de la vieillesse.

Chez elle, cependant, la raison principale de la confusion entre résignation et sagesse provient du droit qu'elle s'arroge, au nom du temps qu'elle a vécu, d'examiner la vie et de formuler des jugements la concernant. « Et pourquoi n'aurais-je pas le droit de philosopher, j'ai vécu les trois quarts d'un siècle ! » (83), dit-elle notamment. Cela la met dans un rapport particulier avec le temps :

La vieillesse a quand même la délicatesse de venir pas à pas, jour après jour, sinon on ne saurait l'accepter et apprendre à se dire que tant qu'on est vivant, tant que nos enfants et petits-enfants sont vivants, le reste est sans importance. A mesure que le corps vieillit, la valeur des choses change dans la tête. Et c'est bien ainsi (12).

Ce passage met en évidence l'idée qu'Abla Farhoud n'envisage pas l'être humain accablé par le temps qui passe. Pour son personnage, loin d'être une menace, le temps est un compagnon discret mais tenace qui sait se faire accepter. Plus précisément encore, un compagnon qui sait enseigner la plus importante leçon de vie : même si ses effets sont dévastateurs pour le corps, le jugement des valeurs humaines gagne en profondeur (« la valeur des choses change dans la tête »). En acceptant cet ordre des choses (« Et c'est bien ainsi »), Dounia souligne la capacité de l'esprit à perfectionner la faculté de juger grâce à l'expérience de vie acquise. Par l'intermédiaire du raisonnement de sa narratrice, Abla Farhoud défend la conception traditionnelle de la vieillesse, considérée comme l'âge de sagesse grâce aux expériences vécues et acquises – conception qui, de nos jours, risque d'être dépréciée vu l'absence de considération des jeunes pour l'âge avancé³. Cela définit l'un des aspects essentiels que prend la forme de vieillesse chez Dounia : savoir vivre avec son âge. « En vieillissant, je n'ai plus besoin de grand-chose. Regarder dehors, penser, respirer, je ne m'ennuie jamais. Presque jamais » (82), dit-elle. Douée depuis sa naissance de cette « joie de vivre », elle sait se contenter des choses simples de la vie, de l'odeur du café, de la beauté d'un arbre et surtout du rire de ses petits-enfants. Apprécier les choses de la vie est pour elle un acquis dû à la sagesse, qui pourrait faire de la vieillesse un âge agréable à ses yeux, offrant plus de temps pour sa propre personne. Mais cet autre côté de sa nature – l'incapacité de rendre la vie « vivable », « heureuse » – l'empêche toujours de profiter de la part de bonheur que son âge pourrait lui offrir : « Même si je marche de moins en moins, j'aime marcher. » dit-elle. Mais aussitôt son plaisir est menacé par l'idée de son incapacité à maintenir la durée de cette période : « Je pense parfois au moment où je ne le pourrais plus » (37). La même chose se produit lorsqu'elle pense à son intelligence qui pourrait profiter de sa liberté de se manifester, tout en comprenant qu'elle ne sait pas comment le faire : « Depuis que je suis vieille j'ai le temps de penser et de repenser, de compter et de recompter, mais je n'arrive jamais au même résultat » (37).

La coexistence de ces deux aspects de sa nature (aimer la vie mais ne pas savoir la rendre vivable) est une autre raison qui conduit Dounia à énoncer la confusion entre sagesse et résignation : « J'ai appris avec le temps qu'on ne peut rien forcer. Ce qui arrive arrive. Ce qu'on aime on le regarde. C'est tout » (40). On peut comprendre, à ce moment, la signification du proverbe qui donne le titre du roman. Dans son article, Alain Montandon explique le sens de ce proverbe : « c'est un proverbe libanais pour dire qu'il est difficile

3 Alicja Kacprzak montre que le rôle du sage attribué au vieillard est désormais rempli par les médias, qui assurent « une transmission du savoir efficace et rapide, au détriment de la parole de l'ancien » (58).

d'être heureux et que la chance vous glisse entre les doigts » (84). Il nous semble que ce proverbe exprime justement la dualité de la nature de Dounia. Possédant « la joie de vivre », un don inné, elle ne se trouve pas dans la difficulté d'être heureuse, elle peut éprouver et connaître le bonheur, comme le montrent les moments de félicité qu'elle vit avec ses petits-enfants ou le plaisir de la flânerie dans les rues que la diminution des devoirs domestiques lui procure à son âge. La « queue glissante » du bonheur suggère justement l'absence de cette force qui lui est nécessaire pour faire durer les moments agréables, accablée qu'elle est par les vicissitudes de la vie et le sentiment de peur qui les accompagne. Le proverbe illustre ainsi, par son image poétique, la confusion de la sagesse, qui fait prendre conscience du bonheur possible, et de la résignation, qui accepte sans révolte sa disparition. Concernant le récit sur la vieillesse dans *Le bonheur a la queue glissante*, le titre du livre définit ainsi poétiquement le vieillissement en éludant sa condition tragique.

Cette tendance de la romancière à présenter ainsi la condition humaine est mise en évidence par la structure poétique du bref chapitre final du livre et par le dédoublement du regard narratif tout au long du récit.

Un nouveau regard sur la condition humaine

Le dernier chapitre du livre, où l'on nous présente la narratrice dans le dernier stade de la vieillesse, est structuré en trois parties. La première est l'image du comble de sa décrépitude : la décrépitude du corps réduit à l'incapacité de bouger (« avant j'avais des jambes »), de l'âme plongée dans la solitude, frustrée par l'absence des membres de la famille qui « viennent un petit quart d'heure et s'en vont, pressés », et de la raison qui cesse d'exister en rapport avec le temps : « Tout m'a quitté, même ce que j'appelais ma sagesse sans y croire » (164). Pourtant, même dans l'état dans lequel elle se trouve, Dounia laisse voir la dualité de sa nature : « Même ici la vie l'emporte pour quelques instants. Même ici, je me surprends à penser à de belles choses qui me font sourire. Même ici la vie s'accroche à moi et ne veut pas me quitter » (164). Arrivée à la dernière étape de sa vie, Dounia n'arrête de tourner son regard vers les belles choses qui font plaisir.

La deuxième partie du chapitre final est un bref récit à valeur de parabole, offrant l'image poétique de la mort heureuse. Dounia se rappelle la mort de sa tante, la sœur de son père, survenue au sein de la famille réunie pour son anniversaire de cent six ans. L'aspect tragique de la mort est atténué par l'ambiance d'amour et d'entente dans laquelle elle est survenue. La tante meurt, retirée dans sa chambre, après avoir embrassé tout le monde. C'est une embrassade symbolisant l'amour réciproque, ressenti et offert, dans une entente paisible. Par cette parabole, Abla Farhoud souligne ce qui mérite d'être retenu de la vie pour ne pas la ressentir comme tragique : la vie affective, la communication et le respect.

La troisième partie est la forme lyrique de ce qui a été transmis par la parabole. Elle est conçue comme un hymne lancé à la « joie de vivre », aux plus beaux sentiments, à l'amour, à l'entente, à la compréhension, dans l'harmonie parfaite offerte par la communication et le respect réciproque. Dounia s'imagine une promenade avec son époux, mort d'ailleurs depuis longtemps, pendant laquelle ils prennent un café en tête-à-tête dans le voisinage d'une table où se trouvent ses enfants et ses petits-enfants. Pendant leur marche, avant et après la promenade, revient une phrase comme un leitmotiv : « comme si toute la vie était derrière nous et que nous n'avions plus rien à rattraper ». En l'associant à la dernière phrase du livre, « ce serait l'hiver ou l'été, peu importe, il ferait beau... », Abla Farhoud lance, par le truchement de son héroïne, une invitation à profiter de la beauté de la vie en valeur absolue, sans penser aux effets du temps. Nous assistons à une forme moderne d'épicurisme, à la recherche du bonheur dans le sens d'une sérénité de l'esprit qui pourrait vaincre – ou du moins apaiser – la crainte de la mort. C'est une invitation adressée à la vie depuis la perspective de la vieillesse ; une invitation qui enrichit le sens du proverbe

utilisé comme titre du roman, le présentant comme un *memento* : savoir profiter de la vie tout en sachant qu'elle a « la queue glissante ».

Une solution proposée par Abla Farhoud pour rattraper la vie, c'est l'écriture comme forme thérapeutique. À ce propos, dans son article sur le théâtre concernant le rôle de l'écriture chez Abla Farhoud, Lynda Burgoyne remarque à juste titre : « Plus qu'un impératif, l'écriture serait donc la seule autre possibilité : écrire pour ne pas mourir, car si, de fait, l'écriture est le lieu d'une interminable errance, elle peut aussi être un lieu de réconciliation » (91). Cette idée de réconciliation avec soi-même est visible dans le roman. Elle s'accomplit au moment où Dounia, l'illettrée, trouve la voix qui l'exprime par l'écriture. Au début du livre, elle remarquait : « Si la jeunesse revenait un jour, je lui raconterais ce que la vieillesse a fait de moi... » (11). En exploitant cette phrase pour analyser le sentiment de nostalgie chez l'héroïne, Simona Jiša l'interprète comme une tentative de récupérer le temps (89). Cette phrase peut aussi exprimer le besoin de Dounia de chercher une interlocutrice à laquelle faire le récit de sa vie. Elle y arrive au moment où Myriam, sa fille, auteure de plusieurs romans, décide d'écrire un livre sur sa mère. Dans cette collaboration, où elle occupe la place de la voix qui parle alors que sa fille est la main qui écrit, Dounia défend sa décision d'expliquer objectivement les faits et de préciser comment elle a vécu et vieilli, sans déformer les choses, pour se remettre en paix avec sa conscience, tout en exprimant ainsi le sens de sa quête identitaire.

Conclusion

En parlant de la vieillesse, Abla Farhoud inscrit son roman dans une problématique présente dans les discours et les pratiques sociales de son temps. En donnant la parole à une femme, elle présente cet âge de la vie par le prisme des sentiments envers la famille, que seule une âme féminine peut percevoir, offrant un surplus d'affectivité grâce auquel peut être contrecarrée l'angoisse de la mort tout en chargeant la narration de lyrisme. La sagesse et la simplicité avec lesquelles le personnage envisage les problèmes de la vie lui permettent de surmonter l'angoisse due aux modifications physique et psychique entraînées par le vieillissement. Ainsi, l'écrivaine ne définit plus la vieillesse comme un état d'inquiétude et d'inadaptation au monde, mais comme la réconciliation avec son âge. Ayant à la vieillesse pour la première fois l'occasion de mener une vie personnelle – angle sous lequel la vieillesse est rarement représentée dans la littérature – la narratrice du roman montre que la quête identitaire ne dépend pas de l'âge et que vieillir peut devenir aussi l'occasion d'être enfin soi-même. Abla Farhoud parle ainsi du vieillissement en édulcorant sa condition tragique. En ce sens, elle montre que ce qui peut être essentiel dans le vieillissement, c'est la communication affective et le respect dans la famille et les rapports intergénérationnels, ce qui rend l'âge adaptable à son temps et à son espace.

Construisant son personnage sur une dualité qui met ensemble le désir de vivre le bonheur et la lassitude de s'y prendre, l'écrivaine atténue la perspective tragique sur la condition humaine, ce qui rend moins épouvantable la perspective de la mort. Dans la lignée du roman de la condition humaine, Abla Farhoud propose une image atténuée du tragique de l'existence, considérant la vieillesse comme un âge tout autre de la vie, que chacun peut rendre vivable en exploitant les ressources de ses sentiments et de sa sensibilité.

OUVRAGES CITÉS

- Averis, Kate. 'Mobility and stasis: Ageing abroad in Abla Farhoud's *Le Bonheur à la queue glissante*', *Francosphères*, vol. 6, issue 1, 2017, pp. 7-20. <https://www.liverpooluniversitypress.co.uk/doi/10.3828/franc.2017.3>.
- Burgoyne, Lynda. « Abla Farhoud : l'œuvre de la mémoire et de l'oubli ». *Jeu. Revue du théâtre*, no. 73, 1994, pp. 88-92. <https://id.erudit.org/iderudit/28231ac>.
- Chen, Xiaolin, *Le vieillissement dans l'œuvre de Marguerite Duras*, thèse de doctorat soutenue à l'Université de Bordeaux Montaigne, le 16 janvier 2020, <https://theses.hal.science/tel-03205313/document>.
- Farhoud, Abla. *Le bonheur à la queue glissante*. L'Hexagone, 1998.
- Grech, Catherine. *Perte, déchéance et enfermement. Images de la vieillesse dans le roman québécois*. Thèse de doctorat, Université McGill, Montréal, 2009, <https://central.bac-lac.gc.ca/>.
- Jișa, Simona. « Dounia entre nostalgie et mélancolie (*Le Bonheur à la queue glissante d'Abla Farhoud*) ». *Studia Universitatis Babeș-Bolyai. Seria Philologia*, no.1, 2018, pp. 87-98. <https://doi.org/10.24193/subbphilo.2018.1.07>.
- Kacprzak, Alicja. « Les regards sur la vieillesse : le tabou et son contournement ». *Acta Universitatis Lodzianis ; Folia Litteraria Romanica*, no. 12, 2017, pp. 57-69. www.btb.termiumplus.gc.ca.
- Marchand, Isabelle, Quéniart, Anne et Charpentier, Michèle. « Vieillesse d'aujourd'hui : les femmes âgées et leurs rapports aux temps ». *INRS-UCS Enfances, Familles, Générations*, no. 13, 2010, pp. 59-78. <https://doi.org/10.7202/045420ar/>.
- Miraglia, Anne M. « La parole, le silence et l'apprentissage de l'exil dans *Le Bonheur à la queue glissante* d'Abla Farhoud ». *Studies in Canadian Literature / Études en littérature canadienne*, vol. 30, no. 2, 2005, pp. 79-95. https://id.erudit.org/iderudit/scl30_2art04/.
- Montandon, Alain. « Portrait d'une Libanaise en exil (À propos de vieillir dans *Le bonheur à la queue glissante*) ». *Neohelicon (Budapest)*, vol. 33, no. 1, 2006, pp. 81-90. <https://doi.org/10.1007/bf02766250>.
- Tang, Elodie Carine. *Le roman féminin francophone de la migration. Émergence et identité*. L'Harmattan, 2015.